

# La maison de famille

Chaque mois, un écrivain raconte ici son idéal rêvé de maison, de pièce, de meuble... Agnès Desarthe ouvre le feu de cette nouvelle rubrique.



**AGNÈS DESARTHE**  
Dernier ouvrage publié,  
*Dans la nuit brune,*  
aux ÉDITIONS DE L'OLIVIER.

**J**e connais des gens qui en ont. La plupart s'en plaignent beaucoup. Voici ce qu'ils disent : « *une source de conflits ; des dépenses à gogo ; on n'y va jamais de toute façon ; un concentré de névrose familiale.* » Moi, qui n'en ai pas, je devrais me féliciter d'échapper à ce chapelet de malédictions. Je devrais me réjouir. Et pourtant, c'est le contraire : je me languis. Je me languis de la maison de famille que je n'ai jamais eue. Que je n'aurai jamais. Le principe sublime de la maison de famille, c'est, en effet, qu'elle ne s'acquiert pas. Elle se lègue. Elle s'hérite.

En supposant que je fasse fortune, l'argent que j'amasserai ne me rapprochera pas de mon rêve. Il m'aidera, tout au plus, à fabriquer un pastiche, à meubler une parodie.

Et puis, il y a la question taboue, interdite, impensable du choix. Par définition, une maison de famille, c'est comme c'est, c'est là où c'est, on n'y peut rien, on aime ou on n'aime pas, peu importe. Un ancêtre y est né, un ancêtre a élu cette région comme terre d'accueil.

Mais pour cet ancêtre, alors ? Pour celui qui a fondé le berceau ?

Il faut bien commencer quelque part.

Je pourrais décider d'être cet ancêtre et, à partir de ma lubie, constituer un trésor de vaisselle, de méridiennes, de bahuts, de coffres, de lits (à baldaquin, inévitable baldaquin), de seaux, de brosse, de verres, de cruches, d'édredons... je foudroierais tout ça dans une large bâtisse à deux étages, avec grenier et chiens assis.

Au deuxième, une fenêtre aux carreaux gondolés donne sur la prairie piquée de pâquerettes. Une main sur la crémone en forme approximative de clé de sol (crémone, quel mot ravissant, vraiment), j'espionne les trajets en flèche des lapins, je surprends – au lever du jour – la promenade pompeuse d'un faisan bouffi d'autosatisfaction. J'ouvre en grand. L'air entre d'un coup, parfumé par la glycine (wisteria en anglais, genre de maladie nerveuse du monde botanique), l'air entre – flaf ! – tendu comme un drap de métis qui claque au vent.

Mais où sommes-nous ? Quelle commune de France a su satisfaire mon caprice ? Et comment ai-je pu accumuler autant d'objets – et si beaux – moi qui n'y pense jamais, moi qui les apprécie, mais ne les mérite pas, sidérée que je suis face à eux ?

C'est une chose que j'ai remarquée : chaque maison de famille a son style. La bataille se joue entre le grès et la porcelaine, entre la terre cuite et la fonte émaillée, entre le duvet d'oie et la plume de canard, entre le boutis et le mohair. Qu'est-ce que j'y connais, moi, à tout ça ?

C'est bien ce que je pensais : une maison de famille, ça ne s'invente pas. C'est le fruit d'une nécessité, d'un travail, d'une obsession.

Je n'en n'aurai jamais parce que je change sans cesse d'avis. Je vois la photo d'un chalet conçu par Charlotte Perriand et je me dis : « *C'est chez moi. C'est exactement là et ainsi que je veux vivre.* » Mais sans doute n'est-ce

pas seulement à cause des plans horizontaux qui découpent un mille-feuille apaisant de lumière, sans doute est-ce aussi à cause du visage réjoui de la femme qui l'habite.

Un autre jour je me promène aux abords d'un presbytère XVIII<sup>e</sup>, en brique et pierre de taille. Les proportions parfaites, une mélancolie tuante à l'ombre du tilleul, et c'est là, c'est là, c'est là !

Mais dans un film d'Andreï Tarkovski, un plan d'isba – lit au sommet du poêle, une table, deux bancs, par la fenêtre un champ de blé mûr que balaie la main rugueuse du vent – un plan d'isba suffit à étreindre mon cœur d'artichaut.

Et soudain, j'ai l'idée ! Elle me vient de là-bas, de Russie. Elle ne m'a jamais quittée. Les pilotis n'ont qu'à bien se tenir ; les péniches, les cabanes dans les arbres, les igloos repasseront. Ma maison de famille m'a été léguée par une grand-mère qui fricotait avec la magie noire, une sorcière.

Elle s'appelait Baba-Yaga, et la bicoque qu'elle m'a léguée est montée sur pattes de poule. À son bord, je voyage. Je prends mes quartiers de printemps sur la mer Noire, mes quartiers d'été au Pays de Galles, à l'automne, nous sillonnons les forêts de Caroline du Nord, l'hiver se passe dans le Jura. Ma maison de famille est nomade, de bric et de broc, elle a un nom idiot et ringard (comme toutes les maisons), elle s'appelle Liberté. ✨

*Je me languis de la  
maison de famille que  
je n'ai jamais eue.  
Que je n'aurai jamais.*